

**CHARLES DE VILLERS**

**LE MÉTAPHYSICIEN AMOUREUX  
ET MAGNÉTISEUR**

Nouvelle édition du ***MAGNÉTISEUR AMOUREUX***,

d'après le manuscrit autographe  
mis au jour par

**Robert AMADOU**

(En feuilleton dans les n° 2-12 et 15.)

on attend gaïement la fraîcheur du soir ; on admire la variété du paysage ; le medecin et valcourt disent des folies. m<sup>de</sup> de sainville s'en amuse beaucoup, et défend au dernier de parler magnetisme à m<sup>r</sup> de sainville qui veut l'y engager ; on perd de vuë l'abbé, qui tapi dans un coin someille par intervalles, ouvre les yeux au moindre bruit et fait bonne contenance, ne voulant pas avoir l'air de dormir.

*j°36 n°*  
ce serait afficher une singularité *criante* que d'écrire une histoire amoureuse, sans qu'on se promenat dans un bosquet, et que les deux héros ne se separassent comme sans dessein du reste de la compagnie. heureusement cette circonstance a eû lieu pour ceux-ci ; je me garderai donc bien de manquer à une formalité recue, et ce sera dans le bosquet de l'abbé qu'on s'égarera.

déjà l'on n'apperçoit plus que la moitié du disque du soleil sur le somet des montagnes, sa lumiere prend une légère teinte de rouge, et un petit vent qui s'élève agite doucement l'air. nos acteurs descendant alors, et vont se cacher sous la charmille ; le bosquet était vaste, on se disperse ; l'abbé va dormir et dans un cabinet bien écarté, bien mysterieux, se retrouvent ensemble. - qui ? belle question ! caroline et valcourt.

*j°36 v°*  
je serais bien tenté de transcrire ici une conversation, enflammé du côté de valcourt, tendre et naïve de celui de caroline ; mais j'espere qu'on me tiendra compte de faire grâce des lieux communs et des beautés de détails dont elle était remplie : Le sentiment ne peut plaire à l'esprit, que lorsqu'il s'y mêle et lui donne son coloris agréable ; mais on le trouverait ici fort à nu ; et il deviendrait d'une monotonie insupportable. après que valcourt eut épuisé tout ce que la passion a de plus ingenieux, pour se persuader qu'elle durera toujours ; ne / ne (!) pouvons nous donc, dit valcourt parer au coup affreux qui nous sépare ? s'il est un moyen, l'amour nous secondera ; et nous nous en servirons. il s'en était présenté un à l'esprit de caroline, mais elle n'avait pû s'y arrêter un moment sans frémir, et pour éviter que son amant ne vint à le lui offrir, elle détourna la conversation, en lui disant d'un petit air piqué ; sans doute, m<sup>r</sup>, vous ne me jugez pas capable de saisir vos *sublimes* idées ; graces au ciel, vous ne m'en avez jamais parlé. que vous êtes injuste ! répondit valcourt ; pour que je vois seule dans la nature ; à quoi puis-je penser sinon à vous quand je suis libre de dire que je vous adore ; si vos yeux s'arrêtent sur les miens, c'est pour m'envirer d'amour et de froids raisonnements ne ne (!) sont pas les expressions qu'il me suggère. oh ! vous éludez la question, dit caroline, je sens bien qu'elle doit vous embarrasser ; mais une chose m'a frappée tantôt ; il faut que vous voyez si j'ai raison. vous avez parlé des peines qui pouvaient causer des maladies ; mais l'amour, vous l'avez oublié ; n'est-il pas souvent le plus cuisant des chagrins ? n'est-il pas l'occupation la plus violente ? / sans doute, ma caroline, repartit valcourt, un amant éloigné, où privé de l'objet (*sic*) qu'il aime, est continuellement absorbé ; son ame embrasée se précipite sur sa maîtresse - n'est-ce pas là, ce qui m'a rendu

*j°37 n°*

voulait s'appliquer à une étude sérieuse, on y serait [deux mots inlus]. - je crois que vous avez raison, dit m<sup>de</sup> de sainville ; et je conçois que le vin de champagne n'est propre qu'à produire des saillies, des éclairs, mais rien de solide ; ainsi comme je donne raison à ce pauvre valcourt, tout le monde en fera autant./ celà ne peut pas manquer d'être, madame, et je vais me mettre sous vôtre protection pour continuer.

si au contraire l'ame était fortement entraînée dans les organes de la tête par quelqu'occupation violente ; alors la faculté de la pensée ne pourrait prendre une si grande extension qu'au dépends de celle du mouvement ; ce mouvement se ralentirait nécessairement ; L'harmonie qu'il entretenait dans le corps se trouverait détruite, et l'homme serait malade. ainsi une suite de malheurs qui ont violemment affecté, une étude trop continue, où en général toute tension d'esprit trop grande, doivent déranger la santé ; ce qui arrive effectivement. de même la confiance que peut avoir un malade dans son medecin et dans les remedes qu'il ordonne, le mettant dans une situation morale très calme, ne peut qu'être salutaire. c'est ce qu'on remarque journellement, et qui détermine les magnétiseurs à exiger de la confiance de la part de leurs malades.

l'abbé n'était plus à même de contredire valcourt ; la méridienne avait repris le dessus ; ses yeux s'étaient fermés ; on s'en appercevait peu, car ils restaient assez cachés sous les épais replis de ses paupières, mais à son immobilité fixe, les deux mains appuyées sur ses cuisses, et plus encore à son silence, on découvrit qu'il dormait. le medecin, homme plaisant, lui fit une niche qui le réveilla. il demanda humblement pardon à m<sup>de</sup> de sainville, protesta que c'était une veille / habitude, se promit de n'en plus prendre désormais qui pussent le compromettre en bonne compagnie ; et fit remarquer que l'heure fixée pour la promenade approchait. On se disposa à partir pour deraïdir les membres du pauvre abbé ; il faisait le plus beau temps du monde, on ne prît point de voiture, et l'on arriva au jardin à pied.

---

## chap. 12

### un bosquet est bon à quelque-chose.

---

L'abbé avait fait préparer dans la salle haute du Kiosque une table servie avec une délicatesse infinie son maître d'hôtel était *miraculeux* pour ces espèces de petits repas. il faisait chaud, et les mets étaient en conséquence ; le cristal plongé dans la glace, renfermait un vin de Nuits qui faisait le bonheur de la vie du maître ; il propose de toucher au goûter, à peine sort-on de table, enfin on accepte *un fruit* ; pour lui, il assure que *rien* au monde ne le tient éveillé comme de manger ; et il mange.

interrompre sa mérienne, la lui sacrifia ce jour là, et arriva dans l'instant le plus pénible d'une digestion laborieuse, qui commençait seulement.

son cuisinier venait de faire un *prodige*, et lui qui l'appréçait l'avait savouré jusqu'au dernier morceau. il en parla long-tems avec emphase, et enfin céda la parole à Valcourt, afin de se receuillir et de digérer.

ménagez-moi un peu aujourd'hui, mon cher valcourt, dit m<sup>e</sup> de sainville ; j'ai été fort mécontente de vous hier ; soyez, si vous voulez bien, un peu moins abstrait, où je vous déclare que je renonce à vos instructions.

- nous sommes sauvés, madame, mais il fallait bien établir une *baze* ; maintenant l'édifice va s'élever à vuë d'oeil et avec une facilité étonnante. je le souhaite pour vous, dit l'abbé ; si cela est si aisément, nous verrons ; mais mon diner me gêne furieusement ; vous devriez bien me dire pour quoi - cela sera possible ; mais revenons à mabaze et comme je ne puis bâtir que sur elle, jettons y un coup d'oeil et voyons quelle disposition elle pourra me fournir. / l'homme se meut et pense, cela par le moyen de l'âme, nous en sommes convenus, cette ame produit donc dans l'homme deux effets bien distinctes, celui d'entretenir dans toute la machine le mouvement uniforme, qui constitue la vie et la santé ; et celui de *penser* dans les organes que nous avons destinés à cet effet, et qui sont placés dans la tête. comme nous ne considérons que les effets de l'ame, et qu'elle distribue ces effets, nous pouvons imaginer, qu'elle se distribue elle même, dans tout le corps pour y être principe *mouvant*, et dans la tête pou y être principe *pensant*. Cet exposé à d'abord un air faux. mais en voici le vrai sens. L'ame anime le corps et y exerce en même-tems la faculté du mouvement et celle de la pensée ; pour cela elle ne se divise pas, elle reste une, ce qui est même fort essentiel pour moi.(3)

mais je ne vois pas pourquoi, l'on vous contesterait cette disposition ? dit m<sup>e</sup> de sainville. je la trouve *piquante*, et même très claire. je la trouve de même, dit le médecin ; et moi aussi, dit m<sup>r</sup> de sainville, et moi aussi, dit l'abbé. / Valcourt continua : si quelqu'obstacle, vient s'opposer au mouvement de la machine, alors survient la nécessité d'une plus grande portion de principe mouvant, pour vaincre l'obstacle ; alors celle qui agit dans la tête, et qui est toujours unie avec la première, fait office de principe mouvant dans le reste du corps, la faculté de penser se trouve par là affaiblie, ainsi une maladie doit nécessairement affaiblir l'esprit, et rendre presqu'incapable de penser ; on sait qu'une digestion laborieuse produit le même effet ; et c'est par la même raison.

oh bien, pour celui-là, vous vous trompez ; interrompit l'abbé ; et la preuve, c'est que je vous jure que je n'ai jamais tant d'esprit que quand j'ai bien diné vous en rirez tant qu'il vous plaira, mais cela est très vrai ; vous avez bien pu vous en appercevoir.

celà peut être, m<sup>r</sup>, dit le medecin, pour une une (!) conversation légère, qui exige peu d'attention. mais si, après avoir beaucoup mangé, on

f° 34<sup>a</sup>°

f° 34<sup>v</sup>°

d'après tout ceci, si je vois un être semblable à moi, avec une étendue de *vision*, infiniment audelà de la mienne, je me croirai autorisé à dire que l'ame de cet être agit dégagée de la matiere. je me plais à me repaire de cette chimère, et je me respecte, quand j'imagine que la plus belle partie de moi même peut s'élançer, planer audessus de l'autre, et audessus de toute la nature.

c'est donc de tout de bon que vous donnez dans le mystique ? mon pauvre valcourt ; dit m<sup>e</sup> de sainville ; mais vous n'êtes pas le premier qui se soit jetté dans la *contemplation* des anciens ont fait le même rêve, et ont cru pouvoir séparer leur ame de leur corps, pour s'élever comme vous audessus de toute la *nature*. on les a regardé comme des fous, et ainsi ne me forcez pas de revenir de la haute opinion que j'ai de vous.

je suis aussi éloigné que vous, madame, je [3 ou 4 mots inlus] d'embrasser ce genre de folie; aussi n'était-ce pas là ce que j'entendais. je voulais parler de ces visions magnétiques dont on vous a tant rebattue, qu'on a tant persiflées et qui n'en existent pas moins.

*f°33n°*  
ah ! vous vouliez nous parler de vos *somnambules* ; vous dites à merveille que j'en suis rebattuë ; il n'y a personne qui n'en sache une histoire, et qui n'ait grand soin de vous la conter ; j'en suis au point de faire semblant d'y croire pour n'avoir pas l'ennui de les entendre - vous voilà bien revenue, madame, de votre grande foi au magnétisme. - non ; je le respecte assurément beaucoup ; mais c'est une veille habitude ; j'entends tout le monde *clabauder* contre votre *somnambulisme*, et je me suis mise à l'unisson ; j'ai déjà fait, cependant, un grand pas pour en revenir ; mais n'en parlons plus ; mon attention pourrait bien ne pas se soutenir davantage songez que j'ai eu aujourd'hui la migraine et que j'ai parlé raison une grande demie heure, voilà, je crois, la journée d'une femme bien remplie.

je vous en réponds, dit l'abbé en respirant ; il ne faut pas être femme pour se lasser de ces raisonnements-là, n'y pensons plus jusqu'à demain car il y aurait de quoi perdre la tête.

on se donna pour le lendemain rendez-vous de très bonne heure, afin que lorsqu'on serait fatigué de métaphysique on pût aller s'en distraire dans le jardin de l'abbé.

---

*f°33v°*

## chap. 11

### Les deux fonctions de l'ame.

---

Tout le monde vint exactement à l'heure indiquée. on ne comprenait peut-être pas valcourt, mais on ne laissait pas de s'intéresser à ce qu'il disait. L'abbé, même qui n'avait jamais trouvé de raison suffisante pour

L'ame, recevant les impressions des sens,  
ne peut avoir connaissance que de la matiere.

Savez-vous bien, interrompit m<sup>de</sup> de sainville, que je me trouve quelques fois très extraordinaire de me prêter à vos extravagances ; n'est-il pas du dernier ridicule qu'une femme écoute un système de *métaphysique* ? - rien n'est ordinairement si ridicule que la métaphysique en elle-même, reprit valcourt, et je ne crois pas échapper à la loi commune : mais je crois que si quelqu'un est capable de saisir des idées de ce genre, c'est une femme : la lenteur de notre judiciaire se ressent un peu des *entraves* de la matière, il paraît, mesdames, que votre esprit vif en est plus dégagé, et devient par là plus propre à saisir ce qui s'élève audessus d'elle ; c'est ce qu'on a appelé si mal-à-propos, *s'exalter* la tête, mot bizarre que des hommes froids ont imaginé pour dénigrer les élans de l'imagination.

je crois, dit l'abbé, que votre tête vaut bien celle d'une femme - si vous me condamnez actuellement, m<sup>r</sup>, que ferez-vous par [la suite ? (?)] je vais répondre à la question de m<sup>de</sup> de sainville sur ce que nos connaissances ne peuvent s'élever audelà de la matière.

vous avez vu, madame, que nos idées naissent de la combinaison de nos sensations ; ainsi pour juger de la nature des idées il faut redescendre à celles des sensations qui les constituent.

la sensation est l'effet que produisent sur nos sens les corps extérieurs. / or ces corps sont matière, l'impression qu'ils nous font, arrive à l'ame par l'entremise des organes qui sont matière aussi ; nécessairement les idées formées de pareilles sensations ne pourront se porter que sur la matière ; et l'ame étant chez nous continuellement préoccupée de ces idées, ne pourra rien concevoir audelà ; c'est pourquoi, mes principes sont obscurs ; cherchant toujours à peindre, et ne pouvant rendre que des traits imparfaits, et grossiers.

l'ame unie à la matière ne peut donc se porter que sur des objets qui y aient rapport ; mais si elle en était dégagée, alors elle se formerait une nouvelle sphère de connaissances que nous ne pouvons nous figurer ; et qui, à cause de cela nous étonneraient d'abord beaucoup. ainsi, si par quelque moyen l'ame pouvait voir indépendamment des sens, nous verrions l'homme chez lequel ce fait se passerait, saisir des choses bien au delà de notre portée.

est-ce que vous imagineriez un moyen pour operer cette merveille ?

f° 32 v° dit m<sup>r</sup> de sainville, - ce ne serait une merveille / qu'autant qu'elle surprendrait d'abord ; mais petit-à-petit on s'y accoutumerait ; on verrait ce fait rentrer dans l'ordre ordinaire ; et tout le merveilleux disparaîtrait.

*¶30.* force sur le corps, celui-ci à moins d'une force plus grande ne réagira pas sur l'ame, on conçoit de même qu'une douleur physique violente fera diversion à des peines morales.

tout cela, dit m<sup>r</sup> de sainville, devient nécessaire d'après l'union intime de l'ame et du corps, et leur action réciproque l'un sur l'autre - sans doute, j'aurais pû même me dispenser d'en dire davantage ; cette réciprocité d'action une fois bien conçue, le reste se serait présenté de lui-même.

mais, dit m<sup>de</sup> de sainville, je n'ai encore vû dans l'homme que la faculté de recevoir une impression, quand le ferez-vous penser ? - quand il vous plaira, madame ; la faculté de penser n'est autre chose que celle de conserver les impressions précédentes, d'en saisir plusieurs ensemble, et de les comparer. ces impressions se conservent à l'aide de la *mémoire* ; je ne ferai pas la folie d'entreprendre l'explication de ce phénomène, je ne ferais que m'y perdre avec tous ceux qui l'ont tenté, je me contente de sçavoir qu'elle existe. c'est par son moyen mad<sup>e</sup>, que votre image se retrouve à moi lorsque vous êtes absente, et que m'en retrouvez en même temps d'autres elle me fait faire une comparaison si avantageuse pour vous.

- voilà, ce qu'on appelle prendre les gens par leur faible, pour se tirer d'un mauvais pas ; je trouve que c'est on ne / peut pas mieux raisonner ; dans tout autre cas je m'en contenterais ; mais vous m'avez assuré dernièrement que vous m'expliqueriez comment nos idées ne peuvent se porter que sur la matière ; voici, je crois le moment de le faire ; et n'espérez pas vous en tirer par un tour d'adresse ; je veux cette fois-ci vous tenir rigueur.

vous avez mal jugé mon motif, madame, mais avant d'aller plus loin, permettez-moi de placer ici une réflexion qui m'échapperait si je ne la saisissais pas à l'instant qu'elle se présente. vous concevez que l'homme étant un être composé, il faut que les deux principes qui le constituent soient liés étroitement pour que cet être composé subsiste, et alors il doit jouir également des propriétés de ses deux principes, l'ame, par conséquent, imprime les siennes à la matière ; en sorte que je dis avec le materialiste, que le mouvement et la pensée sont les propriétés de la matière *organisée* ; nous ne différons donc plus que par la manière dont elles y existent. or comme nous ne pourrions ni l'un ni l'autre rendre bien sensibles nos raisons réciproques, que nous finirions sûrement par n'être pas du même avis, je n'entreprendrai point de discuter nos opinions, et comme je trouve la mienne plus satisfaisante je m'y tiendrai.

---

malade, demanda caroline avec un sourire ingénue ? si l'amour a causé le mal, dit valcourt, du moins l'amour a su le guérir ; depuis quelques jours on n'aperçoit plus sur votre teint de signe de langueur : il est vif et coloré. caroline, qui conserve toujours une charmante empreinte de pudeur, se figurant avec tous les détails ce que pourrait être un remede d'amour, baissa les yeux ; et valcourt continua : mais celui qui se voit enlever celle à laquelle il a consacré tout son être ; qui peut l'arracher de cet état ? son existence lui devient à charge, il n'y tient plus que par son amour ; et c'est la perspective que j'envisage si vous m'êtes ravie. la rage de vous voir entre les bras d'un autre, anéantira toutes les facultés de mon ame, et je m'éteindrais dans le desespoir. ce tableau se grave dans l'imagination de caroline avec des traits si touchants, qu'elle en est pénétrée de douleur ; connaissez-vous ce baron d'étampes, continua valcourt pour moi je ne l'ai jamais vu. ne savez vous rien des cruëls arrangements qui déterminent Votre famille ? elle répond que non, que ces arrangements sont un mystère pour elle ; qu'elle a vu le baron d'étampes, mais qu'alors elle était si jeune qu'elle a peine à se le rapeller - et vous pourriez, interrompt vivement valcourt, serrez dans vos

*f°37v°* bras un autre que votre / amant ? cette idée ne vous fait-elle pas frémir ? eh bien, si vous m'aimez, il est un moyen de détourner le coup qui nous menaçait tous les deux. il s'agit d'être heureux pour toujours, de forcer ma de sainville à nous unir ; où bien à passer le reste de nos jours éloignés l'un de l'autre, et malheureux : choisissez (!) : j'attends du courage de votre amour, nous en avons besoin. par l'échelle qui me sert pour monter chez vous, vous pouvez descendre, nous nous éloignerons, et c'est à moi de tout prévoir pour notre fuite - c'est vous qui me proposez ce projet affreux ! dit caroline ; c'est celui qui se dit mon ami, qui veut conduire ma main pour enfouir le poignard dans le cœur d'un pere et d'une mere, qui réunissent sur moi toute leur tendresse, et qui mourraient de douleur ! monsieur, j'excuse votre passion ; j'excuse un moment d'erreur qui, peut-être, me fait voir combien je suis aimée ; je me plais à le croire ; mais reflechissez, venez tantôt ; et alors si vous avez trouvé quelqu'autre expedient, j'y souscrirai. s'il ne faut sacrifier que moi, je ne balancerai pas ; mais mon pere ! mais ma mere ! non, ne l'espérez pas.

*f°38r°* elle s'éloigne à ces mots et laisse valcourt immobile, ne pouvant se / reconnaître au milieu de son trouble ; il revient à à (!) lui ; la vertu de sa maîtresse a pénétré dans son cœur ; il a un instant méconnu son devoir ; il y revient avec transport ; et l'idée même du crime s'empresse de le fuir ; il sort enfin et retrouve madame de sainville que caroline embrasse avec transport : valcourt sait d'où vient ce mouvement de tendresse ; c'est un reproche qu'il a à se faire

l'abbé s'avise de remarquer que caroline a perdu cette pâleur qu'elle avait quelques jours auparavant ; il l'en complimente fort longuement, et il finit par lui demander, en riant à sa façon, si c'est le magnétisme qui l'a guéri ? la pauvre petite, ressentait déjà assez d'impressions confuses, sans

celle que lui cause une question qui la déconcerte, elle rougit, et l'abbé la rassure en lui disant qu'il ne faut pas rougir parcequ'on lui dit qu'elle est jolie ; qu'il y en a bien d'autres à qui on le dit et qui ne rougissent pas pour cela.

le bosquet commence à devenir un peu plus frais qu'il ne le faut à m<sup>de</sup> de sainville. elle ramene tout le monde chez elle. on veut que valcourt continuë, et il y consent.

---

(à suivre)

N.B. À titre d'exemple, les 56 premières pages du manuscrit de Villers ont été soumises au lecteur en fac-similé, en même temps qu'une transcription au net. Désormais seule sera poursuivie la transcription de ce manuscrit. Il va de soi que les divers accidents de l'autographe seront pris en compte pour l'édition critique en un volume qui parachèvera le feuilleton.